

HONG SANG-SOO

Hong Sang-Soo naît à Séoul en 1961. Il étudie le cinéma à l'université de Chun-Ang avant de poursuivre ses études en Californie et à Chicago. De retour en Corée, il réalise des émissions littéraires pour la télévision. Tout en enseignant le scénario à la Korean Institute of Arts, il commence à réaliser des longs métrages.

On le découvre au premier Festival de Pusan en 1996 où il présente "Le Jour où le porc est tombé dans le puits". Acclamé, le film fait le tour des festivals dans le monde entier et est souvent considéré comme le meilleur film coréen de la décennie... HONG écrit quatre scénarii avant de les fondre en un seul.

En 1998, son deuxième film "Le Pouvoir de la province de Kangwon" remporte lui aussi un très grand succès, toujours à Pusan mais aussi au Festival de Cannes où il est projeté dans la section "Un certain regard". Le film, comparé aux œuvres d'Antonioni, est acclamé par la critique.

Deux ans plus tard, "La Vierge mise à nue par ses prétendants" est à son tour sur la Croisette. Une nouvelle fois, le succès est à la clé et plus seulement critique puisque le film est plébiscité par le public coréen.

HONG Sang-Soo est aujourd'hui considéré comme le réalisateur coréen le plus prometteur.

Le jour où le cochon est tombé dans le puits

(Daijiga umule pajinnal)

SYNOPSIS

Hyo-Seop, écrivain sans grand talent, aime Bo-Gyung, une femme mariée. Min-Jae, qui est ouvreuse dans un cinéma, est amoureuse de Hyo-Seop. Elle occupe toutes sortes d'emplois pour subvenir aux besoins de Hyo-Seop. Mais celui-ci ne l'aime pas et se contente de lui emprunter régulièrement de l'argent. Pokyung quant à elle est mariée à Tong-Woo qui gagne bien sa vie grâce un métier qu'il n'aime pas. Tong-Woo soupçonne sa femme de le tromper...

À propos du film

Le puits est une métaphore de Seoul en 1996. Depuis le début des années 60, la Corée a subi 3 décennies de dictature militaire.

Les personnages du film appartiennent à une génération qui avait foi dans le changement et dédiait sa jeunesse au combat social. Ils représentent un échantillonnage de différents types d'individus ayant vécu ces bouleversements. Désormais loin de leurs idéaux, ils vivent au jour le jour une existence morne et routinière au gré de leurs envies et de leur intérêt personnel.

Par sa description détaillée du quotidien, à travers le regard d'un protagoniste, "Le jour où le cochon est tombé dans le puits" nous entraîne sur un terrain de moins en moins familier et de plus en plus effrayant.

1996	International Film Festival Rotterdam, Tiger Prize
1997	Asia Pacific Film Festival, New Director Award
1997	Vancouver International Film Festival, Dragons and Tiger awards

Le pouvoir de la province de Kangwon

(kangwon-du ui him)

SYNOPSIS

Un été étouffant et humide à Séoul. Un voyage en montagne vers les temples de Kangwon pourrait bien être ce qu'il faut pour se remettre d'une rupture. Ou peut-être pas. Au lendemain d'une histoire d'amour avec un homme marié, son professeur à l'université, Jisook et deux de ses amies décident de partir en vacances à Kangwon. Bien que Jisook soit la seule femme que Sangkwon ait aimée, il semble s'être remis de leur rupture et il cherche un poste de professeur titulaire. Son voyage à Kangwon coïncide avec celui de Jisook. Leur nouvelle rencontre à la montagne se soldera par un échec. Ils se trouvent confrontés tous les deux à une situation identique : après s'être enivrés avec des amis, ils flirtent sans enthousiasme. Finalement, ils repartent de Kangwon plus seuls que jamais.

Du désamour en villégiature

Le Pouvoir de la province de Kangwon. La beauté d'une séparation en 24 images par seconde.

Vous la connaissez, vous, la province de Kangwon? Aucune importance, car la province de Kangwon, c'est le cinéma. Accessoirement, un lieu de villégiature près de Séoul, réputé pour ses montagnes et ses parcs nationaux, où les citadins aiment à venir s'oxygéner. Essentiellement, une momie du changement, une incarnation de ce qui n'est déjà plus, une vallée de la mort où l'on vient embrasser le fantôme des amours défuntés, et éprouver que la vie nous coule bien entre les doigts. De là tire sa puissance la province de Kangwon, capitale de la douleur où les personnages de ce film, venus s'oublier (et donc se chercher) mutuellement, se trouvent (et donc se perdent) à jamais. Le film, d'une magnifique insignifiance, prométhéenne succession de temps faibles, est construit sur deux déplacements, qui sont comme les deux volets symétriques d'une histoire qui se referme, en son milieu, sur un plan noir.

Le premier d'entre eux est incarné par Jisook, étudiante dans l'impasse amoureuse avec l'un de ses professeurs d'université, un homme marié, et qui rejoint deux amies pour quelques jours de vacances dans la province de Kangwon. La mise en scène, avec un sens rossellinien du paysage, recompose ici à merveille la vacuité estivale, le relâchement des corps, la disponibilité des âmes, et la sourde inquiétude qui les mine. Des promenades dans les bois au cliché lymphatique des trois grâces au bord de l'eau, de l'enterrement solennel d'un petit animal à la prière collective au temple de Kangwon, rien ne prêterait à conséquence si l'on ne soupçonnait que ce que vient ici chercher Jisook est énoncé par la bouche des pèlerins : ils attendent de l'eau sacrée qu'elle chasse les impuretés de leur cœur. Mais Jisook ne prie pas, tout au plus s'enivre-t-elle avec ses amies, pour finir au petit matin dans le lit d'un jeune policier qu'elle ne tardera pas à quitter. Sur les larmes qu'elle verse dans le car qui la ramène à Séoul s'achève le premier acte tandis que tombe sur l'écran le rideau endeuillé d'un plan noir.

Sidérant flottement

Et quand le rideau se relève sur Sangkwon il suffit d'un raccord pour introduire à la fois une poussière dans son oeil, le personnage au spectateur, et la différence qui existe entre le cinéma et le théâtre. Ce genre de poussière, aucun collyre au monde ne pourra l'en débarrasser, et pas davantage la décision de stabiliser sa vie, d'oublier Jisook, en demeurant avec sa femme et en postulant à la titularisation à l'université.

Ni tout cela ni le voyage qu'il entreprend à son tour, dans l'attente du verdict, dans la province de Kangwon en compagnie de son ami Jaewan. Voyage en miroir à la recherche d'un reflet, où tout vient redoubler la première partie du film, en même temps que l'omniprésent fantôme de celle qu'on a renoncé à aimer. Ainsi de cette jeune fille croisée dans le parc, qui leur donne rendez-vous et ne vient pas, et que Sangkwon retrouve quelques instants plus tard en compagnie d'un autre homme. Saisi par la colère, il s'approche d'eux, et à cet instant, le déplacement des personnages dans l'espace, le sidérant flottement qui s'empare d'eux et se propage dans le plan, peut être considéré comme une des plus belles figures de style de ce film.

Quitte à ce que tout cela s'exténue logiquement dans les vapeurs d'alcool et les bras de prostituées lasses, avant le retour à Séoul et l'épilogue de ce diptyque. Faux épilogue au demeurant, à l'image de ce film perclus de stases et d'ellipses, qui n'aura cessé de mettre en scène l'attente pour mieux la décevoir. Calquant en somme sur le désir humain le désappointement et l'inachèvement de sa forme.

Jacques Mandelbaum

Fiche technique

Scénario et Réalisation : Hong Sang Soo
Directeur de la photographie : Kim Young-Cheul
Lumière : Choi Suk-Jae
Montage : Hahm Sung-Won
Musique : Won Il
Son : Oh Sae-Jin
Producteur Délégué : Ahn Byung-Joo
Directeur de production : Ahn Sang-Yul

Fiche artistique

Jong-hak Baek : Sangkwon
Jaehyun Chun : Jaewan
Sunyoung Im : Misun
Yoosuk Kim : The Policeman
Younhong Oh : Jisook
Hyunyoung Park : Eunkyong

une production MIRACIN KOREA
Couleur Durée: 108 minutes

La vierge mise à nue par ses prétendants

(Oh! Soojung)

SYNOPSIS

Soo-Jung est une jeune femme de 24 ans. Elle écrit et travaille comme assistante vidéo pour Young-Soo, un cinéaste indépendant. Celui-ci, qui est plus âgé (37 ans) retrouve un ancien camarade de lycée, Jae-Hoon, qui tient une galerie d'art et vit richement... Jae-Hoon tombe immédiatement amoureux de Soo-Jung, malgré le total effacement de cette dernière. Une liaison s'installe ; mais la jeune femme, toujours vierge, refuse l'acte sexuel au grand désarroi de son soupirant. Young-Soo, lui aussi, est attiré par sa collaboratrice...

Pourquoi le noir et blanc

Pour Hong Sangsoo, la couleur donne au spectateur plus d'informations que nécessaire.

Une image en noir et blanc permet de se concentrer sur les personnages sans être distrait par l'environnement. Dans ce film le noir et blanc est plus efficace qu'un imparfait mariage de couleurs pour nous approcher de la vérité des choses. En nous obligeant à percevoir et sentir les matières par nous même, le noir et blanc nous permet non seulement de voir mais aussi de ressentir profondément l'évolution des différents personnages.

Le titre français du film se réfère bien sûr au célèbre sous-verre de Marcel Duchamp : "la mariée mise à nue par ses célibataires, même". La mariée est devenue vierge pour coller à l'histoire.

Le titre original est "Oh! Soojung", le prénom de la jeune femme. Ce prénom est un des instruments narratifs - il est la cause de conflits et est cité durant l'acte sexuel.

Hong Sangsoo, le spectateur mis à nu par le film meme

Un homme a donné rendez vous à une femme dans un hôtel où elle n'a plus envie de venir, ainsi que la conversation au téléphone nous l'apprend. On a vu l'homme entrer dans une chambre. On le verra un peu plus tard sortir d'une galerie d'art, devancé par un homme et une femme qui ont les apparences d'un couple. L'homme est cinéaste, la jeune femme son assistante (et peut être davantage) et le jeune homme le meilleur ami du cinéaste. Il est attiré par la jeune femme, elle le sera aussi par lui, suite à un jeu d'enfant dans une ruelle étroite, une nuit d'hiver, à l'abri des regards où ils s'embrassent pour la première fois.

La jeune fille est vierge. Elle veut se donner à lui, mais pas entièrement juste par morceaux : ses lèvres puis sa poitrine, préférant remettre à plus tard ce qu'elle pourrait avoir envie de faire (ou de ne pas faire) le moment même. Quand au bout d'une heure, on entend de nouveau la conversation téléphonique de la séquence d'ouverture, mais du point de vue de la jeune fille, le film recommence. Il fait un pli sur lui même.

Redonne autrement ce qu'il a raconté et montré. Il le complète sans pour autant l'épuiser. Les personnages sortent à nouveau de la galerie, mais avec un personnage en plus (le chauffeur à qui on donne de l'argent pour aller manger). Est-ce vraiment la variante d'une même prise? Est-ce une situation qui se répète pour les personnages, au même endroit, un autre jour? Est-ce le spectateur qui doute, pourtant persuadé de ne pas avoir vu ce personnage la première fois, et qui soudain perd toute certitude quant à la mémoire des plans qu'il a vus?

Des épisodes reviennent presque à l'identique (le gant retrouvé dans le parc), mais enrichis d'éléments qui manquaient la première fois, même si, quand on les voyait alors, rien ne semblait manquer pour le spectateur. Chaque séquence prend alors la forme d'un cube qui nous revient sous une autre face, avec d'autres plans, des situations inédites (l'homme renvoyé du tournage qui insulte et menace le cinéaste), des situations identiques, filmées sous un autre angle de prise de vue. On sent que ce qui est montré et raconté révèle d'une nécessité absolue pour les personnages et le cinéaste.

Un univers essentiel se déroule sous nos yeux : manger (souvent), boire (beaucoup), et faire l'amour (le but suprême), puis que cette activité recherchée en dehors des affres du travail et de l'art (le cinéma, la peinture), devient cette délicieuse et infernale (car trop humaine) raison de vivre.

Dans le monde de Hong Sang-soo, il y a un temps pour l'amitié (les deux amis du Pouvoir de la province de Kangwon, les relations entre le cinéaste et le jeune homme, fondés sur une

amitié lointaine), et un autre pour l'amour, où la pulsion sexuelle-cela va de soi, mais il est bon au cinéma de le voir ainsi- n'admet aucune sublimation. L'horizon de l'univers cinématographique de HSS est la copulation et, sur un plan narratif, celui de la copule : agencements de blocs de séquences qui reviennent dans des postures inédites. Et pourtant, jamais ce qui nous paraît autant nécessaire dans ce film, à travers l'histoire qu'il raconte, n'a été à ce point menacé par l'arbitraire, l'aléatoire le plus absolu. Il suffit que les choses se répètent et qu'un détail supplémentaire s'immisce dans la reprise pour que toute la perspective de la scène et du film soient transformés. La répétition est une boîte de Pandore qui ouvre le récit, à la complexité de la nature humaine et à la complexité de cette conscience d'exister que le cinéma permet de ressentir. Lorsque le film revient sur lui-même, s'arrête puis repart (la cabine du téléphérique), le spectateur est confronté en direct à la mémoire du film qu'il est en train de voir. Il découvre des images qui ont un air de déjà vu tout en doutant de sa mémoire. Comme si chaque plan valait pour ce qu'il ajoute au récit, tout en valant pour ce qu'il retire à l'autre qu'il a précédé. Plus la nature humaine s'éclaircit (les trois hommes autour de la jeune femme), plus le cinéma qui la révèle acquiert une densité, une épaisseur et une profondeur, qui la contredit magnifiquement. Comme si le cinéma était cet instrument merveilleux pour comprendre tout ce qui est jeu dans ce qui attire un homme et une femme en même temps que le renoncement à comprendre comment le cinéma, d'une simplicité extrême (la crudité du montrer) et d'une complexité infinie (le montage, la narration), parvient à réaliser cet enjeu. Vertigineux et inoubliable.

Charles TESSON

Fiche technique

Scénario et Réalisation :	Hong Sangsoo
Producteur :	Lee Yujin
Producteur exécutif :	Ahn Byungjoo
Directeur de la photo :	Choi Youngtaek
Caméra :	Choi Seokjae
Ingénieur du son :	Yim Dongsuk
Mixage :	Oh Wonghul
Musique :	Ok Gilsung
Montage :	Ham Sungwon

Noir et Blanc 126 minutes - 2000 Format 1.85:1 Dolby SR

Fiche artistique

Soojung :	Lee Hunjoo
Jaehoon :	Jung Bosuk
Yongsoo Moon :	Sungkeun